

Roland STAUFFER



Les gens qui vont au fond des choses m'exaspèrent et ceux qui les admirent encore plus.

Moi j'aime le superficiel, la surface, la peau des choses. L'apparence. J'ai trop de raisons d'avoir raison. J'y suis allé quelques fois, au fond des choses : plus on y descend, moins on y trouve d'existence. Moins on y trouve de structure. Moins on y trouve de matière.

A chaque pas, dans cette direction, on perd quelque chose.

Du cerveau au neurone, de la cellule au noyau, du noyau à la molécule, de la molécule à l'atome, de l'atome à l'électron. Le voyage ne manque, certes, ni de charme ni de couleur, mais je ris quand on prétend se trouver au fond de soi-même. Alors que suspendu au parachute de la vanité, on tombe ainsi dans son propre néant.

Moi je caresse les arbres. Je laisse couler en moi le miel de l'été. Je ne suis rien. Léger, le vent me vibre et j'aime la pluie qui longe mon visage.

Je suis superficiel. Je n'ai pas de profondeur. A peine entendu, à peine admiré, j'oublie le chant, car je n'ai pas de cave.

Maintenant, si vous tenez absolument à voir ce qu'il y a au fond des choses, choisissez de préférence un soir d'automne. Quand vous reviendrez à la surface, l'émerveillement vous <sup>apportera</sup> donnera l'oubli et vos mains s'élèveront dans l'air dans un grand désir d'ascension.

*aw*